

LE BON FILS

Du même auteur

La chance que tu as, Stock, 2014

Denis Michelis

LE BON FILS

Roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016
© Visuel: Paprika
ISBN: 9782882504258

... dans le froid automnal on voit tout à coup avec une grande acuité, cher docteur – et je les vois tous ensemble, mon fils également, je le vois, oui, également mon fils absent, cher docteur!, je les vois tous simultanément comme à travers moi, et ce qui m'apparaît alors, c'est une monstrueuse constellation, une horreur, peut-être même l'horreur en soi: je suis le père!

Thomas Bernhard, *Perturbation*

à tous les mauvais fils...

PREMIER ACTE

(installation)

Je marche, l'âme légère, mais mon père me rattrape.

Sa voiture a beau être vieille et toute cabossée, la voici qui me double tout en crachotant une épaisse fumée noire, puis j'entends un petit couinement, un couinement désagréable, celui de la vitre côté passager que l'on baisse.

Remonte tout de suite !, gronde mon père avant de me barrer la route comme le font les policiers lors d'une course-poursuite.

Tu te crois malin ?

Ne m'oblige pas à descendre, me dit-il en allongeant son cou de serpent, ne m'oblige pas à venir te chercher.

Le garçon qui est en moi tressaille, il me souffle de faire demi-tour et de m'enfuir à toutes jambes.

Je lui réponds à quoi bon ?, de toute manière il saura où me trouver, alors je m'exécute, en serrant les dents.

Tu me fais du *mal*, me dit-il une fois la portière refermée, tu *t'acharnes* sur ton pauvre père, ça y

est : le voici qui recommence à geindre, on dirait un vieil âne que l'on presse de monter au sommet d'une colline.

Si j'avais eu le choix, poursuit mon vieil âne de père, je t'aurais laissé filer sur la longue route, mais les pères doivent prendre soin de leurs fils, c'est ainsi depuis toujours.

Même si c'est un fils comme toi.

Mets ta ceinture.

Tu mériterais une bonne correction, et pas une petite gifle de *femmelette*, non, si j'étais un peu plus en forme, poursuit mon papa, si j'en avais la force : *je t'arracherais la tête.*

Le moteur se met à toussoter, et nous voilà repartis de plus belle.

Des jours que nous cahotons sur des nationales en mauvais état, des nationales serpentine qui me donnent des haut-le-cœur, des nationales qu'il me faut parfois affronter seul quand mon père me *force* à conduire.

Regarde dans la boîte à gants, me dit-il, alors je regarde dans cette foutue boîte à gants, et j'en ressors un macaron aimanté noir et blanc, un macaron où se dessinent deux silhouettes

(l'une est plus petite que l'autre et affiche un grand sourire),

un macaron où il est inscrit *Conduite accompagnée.*

Je ne veux pas conduire, voilà ce que je répète à mon père, et mon père me répète que je ferai ce qu'il me dit de faire, compris, Albertin ?

Quand il cherche à me blesser, mon père insiste sur mon prénom, un prénom qu'il a choisi avec la complicité de ma mère, je les imagine penchés sur mon berceau, le répétant jusqu'à ce que les rires dans la salle fusent de toute part.

Albertin, Albertin, Albertin !

Mon père est mort, il vient tout juste de rendre son dernier souffle, il y a une minute encore, il me disait : tu me *fatigues*, tais-toi donc.

Le soir tombe sans se presser, je ralentis, et me demande ce que je vais bien pouvoir faire du corps, quand soudain : allume les phares, Albertin.

Mon père est de nouveau vivant, je dormais voilà tout, tu voudrais bien te débarrasser de moi, te débarrasser de ton *pauvre père*, fils ingrat !, allez : rétro intérieur, extérieur, clignotant, mais double-le, passe la cinquième bon sang, et le clignotant c'est en option ?

Je souffle, mon père souffle aussi : arrête de souffler, prévient-il.

Mon père aimerait que son fils lui fasse un brin de conversation, le trajet passerait tellement plus vite !, mais je n'ai rien à offrir à mon père, sinon un silence bien pesant comme il faut.

Qu'est-ce que vous êtes sinistres vous les ados.

Aucune conversation.

Aucune.

Je te signale, Albertin, que c'est pour *notre* bien.

(mon père va, une fois encore, m'expliquer à quel point il nous faut nous réjouir de ce déménagement)

Tu m'écoutes, Albertin ?

...

Ce sera un nouveau départ.

Cette maison est la meilleure chose qui puisse nous arriver, à *toi* et à *moi*.

À *toi* car elle saura conjurer ta fainéantise, et à *moi* puisque le docteur, que dis-je ?, *tous les docteurs* me recommandent de me mettre au vert.

Nouvelle maison, nouvelle vie, nouveau père et nouveau fils.

(quel programme, me dis-je en mon for intérieur)

Tu as un commentaire à faire ?

Quelque chose à ajouter peut-être ?

Non papa, voilà ce que je lui réponds.

Bien.

...

Là où je t'emmène, mon Albertin adoré, il n'y a ni téléphone, ni télévision, ni réseau.

C'est un endroit qui invite à la méditation, c'est un lieu *lénitif*, tu sais ce que *lénitif* veut dire ?, eh bien tu regarderas dans le dictionnaire.

Cet homme me parle comme si j'étais atteint d'une arriération mentale.

La nuit, je suis contraint de dormir dans la voiture à côté de mon père, nous sommes si proches que je sens son souffle sur ma nuque.

J'aimerais sortir.

Quitte à m'assoupir dans un fossé ou à la cime d'un arbre, mais mon père prend chaque soir le soin de verrouiller toutes les portières, puis il me demande de regarder le ciel étoilé, regarde le ciel étoilé Albertin.

Il y a longtemps...

(mon père commence toujours cette histoire de la même façon)

... très longtemps même, lorsque les parents savaient encore converser avec les astres, il n'était pas rare qu'un fils ou deux tombassent du ciel. Les bons fils virevoltaient, légers et gracieux, et il suffisait de les attraper au vol.

Mais les années ont filé, plus vite que les étoiles, et les bons fils se font attendre. On a beau scruter la voûte céleste, et prier de toutes les façons et dans toutes les langues, rien n'y fait.

Et donc ?

Mon père se tourne vers moi, les yeux comme injectés d'encre noire.

Et donc ?

C'est tout ce que tu as à me dire ?, me demandait-il tout en faisant basculer son siège.

Toi tu n'es pas descendu du ciel, ça non !, et il ferme les yeux sans me souhaiter bonne nuit.

Nous arrivons aujourd'hui, j'en suis sûr.

L'homme assis à mes côtés cherche à jouer les pères rassurants, la bonne blague !, voilà un homme inquiet qui s'est trompé de route, et pourtant il insiste.

Il suffit de passer le village, et de longer cette forêt.

C'est bien ça.

Après le village, la forêt.

Après la forêt, le.

Mais bordel, sais-tu où nous allons ?

J'ai pris ma grosse voix de fils.

Avant j'avais une voix flûtée, et des brindilles à la place des bras, à présent j'ai au moins de la gravité dans le timbre.

Je suis également pourvu de réactions incontrôlées: ni une ni deux, je freine comme un malade mental.

Nous avons failli valser dans le décor mon père et moi, j'ai vu les arbres me faire leurs gros yeux, et leurs branches se tordre d'inquiétude, quant à mon père: il n'y avait qu'à voir sa tête.

Tu es un *malade mental* Albertin.

...

Tu m'entends ?

Oui je t'entends papa, et je me mets à hurler dans ses grandes oreilles de père.

J'ai faim, J'en ai assez de conduire depuis des jours, J'ai soif, Je veux dormir dans un petit lit de fils, Je me sens crasseux, J'ai soif, J'ai faim, J'ai faim, J'ai soif.

...

Après un long silence dont seuls les pères ont le secret, il me rappelle que c'est la dernière fois, la dernière, tu m'entends ?, que je lui parle sur ce ton.

Puis il se met à tousser, tu vois : tu me fais tousser.

Un jour tu me tueras.

À la bonne heure.

Le désespoir me guette, jamais nous ne trouverons cette maison !, c'est alors qu'un frêne me vient en aide.

Il me dit : dépasse le panneau *Œufs frais* et tourne à gauche, et nous y voilà papa !, dis-je fier comme un coq avant de me garer dans une allée de gravillons.

C'était facile, nuance mon mort-vivant de père tout en sortant de la voiture, *il suffisait de dépasser le panneau Œufs frais et de tourner à gauche.*

Au moment de claquer la portière, je l'aperçois, mon frêne, planqué dans un coin, et je me dis qu'il faudra traverser le verger pour l'atteindre.

Qu'est-ce que tu attends, Albertin ?, me crie mon père, ouvre le coffre et aide-moi à sortir les valises, bon sang.

Une corneille vient de se poser au sommet de l'arbre, je la vois pencher la tête et l'entends me souhaiter la bienvenue.

J'arrive papa !

Je me hâte vers la porte avec la grâce d'un porteur de bagages.

2

Dans le minuscule vestibule, mon père s'étire.
On va être bien ici, non ?

...

Dans notre nouvelle maison, un modeste pavillon de plain-pied avec deux fenêtres de part et d'autre, une porte au milieu, un toit qui ressemble à un toit et une cheminée à une cheminée.

Et quelle vue...

Admire la vue Albertin !

Une vue sur quoi papa ?

Des champs, des prairies, des chemins bordés de noisetiers, des vaches en veux-tu en voilà, du *déjà-vu* oui, et.

Merci pour tes commentaires, fiston, allez par ici la visite.

Simple mais efficace, voilà comment mon père commence.

On dirait une phrase toute faite prononcée par un agent immobilier.

D'un côté un salon-salle à manger orienté est et ouest, on appelle ça une pièce traversante.

(merci j'avais compris)

D'un côté donc, le salon-salle à manger *traversant*, qui nous promet des journées ensoleillées et des soirées aux reflets rouges et or, le salon-salle à manger *traversant*

(tu me suis, Albertin?)

communiquant avec une cuisine fonctionnelle et tout équipée s'il vous plaît.

De l'autre: trois chambres et une salle de bains séparées par un couloir, et tout au bout de ce couloir il y a une porte, une cinquième porte, une porte qui mène à une jolie cave et.

Une cave?

Ma voix a déraillé.

Je reprends, et me force à descendre dans les graves.

Une cAAAVE.

Oui, une cave, s'agace mon père, coupé dans son élan, toute maison isolée qui se respecte possède une cave.

Allons y jeter un coup d'œil, voilà ce que je propose à mon père, après tout, quoi de plus touchant qu'un père et son fils explorant le sous-sol de leur *nouvelle maison*.

Je n'ai pas la clé, admet mon père d'une voix éteinte avant de reprendre.

Poursuivons le tour du propriétaire.

D'ailleurs, puisqu'on en cause: l'ancien propriétaire a fait montre de générosité en nous laissant

tous ses meubles, soit un ensemble de commodes, tables, fauteuils, lits, abat-jour,

(je ne vais pas non plus dresser une liste)
des meubles plus vilains les uns que les autres.

Pas étonnant qu'il n'ait rien repris.

Ne recommence pas, Albertin, et trouve-toi plutôt une chambre.

Choisis-la bien, après tu ne pourras plus changer.

À ton âge, tu es censé savoir ce que tu veux.

Je choisis une chambre au hasard, mais comme le hasard fait bien les choses, me voici dans une chambre qui a dû abriter un autre fils, car il y a des posters de sportifs aux murs, et des magazines, dissimulés sous le matelas, avec des femmes aux seins énormes aux ongles fluo.

Dans l'armoire s'entassent des tenues qui ressemblent à des tenues de foot ou de rugby, impossible de savoir, il faut dire que le sport et moi, ça fait deux.

Cela étant, j'aime beaucoup me déguiser.

Parvenu devant le miroir de la salle de bains, je suis prêt et impatient de découvrir cet autre moi, mais le garçon qui me fixe de ses grands yeux hébétés ne me plaît guère.

Trop grand, trop maigre, mais qu'est-ce qu'il a à se tenir de la sorte ?

Et sur sa tête, que vois-je ?, une tignasse drue et mal peignée, même tes cheveux manquent de discipline, me dit-il, et je fais un bond en arrière, comme un chat qu'on ébouillante.

Ma tête cogne violemment contre un porte-serviette.

Je fais mine de me couvrir la bouche de mes deux mains afin de ne pas hurler, et voici qu'à mon grand étonnement le type en face exécute le même geste.

Je sors en courant.

On ne court pas dans le couloir !, s'agace mon père.

Et c'est quoi cette tenue ?

Mon père se plante devant moi, les bras croisés, et me toise.

Tu as l'air ridicule *paqueté* de ce short et de ce truc qui te sert de haut, oui *paqueté*, les pères jouissent d'un vocabulaire riche, alors que vous à force de textoter, de Facebooker, etc. D'ailleurs, depuis quand tu t'intéresses au sport ?

Je pensais que tu détestais le sport.

(le voilà qui recommence)

Ce n'est pourtant pas faute de t'avoir inscrit au foot, ou au judo, ou même à des journées vertes.

Ta mère et moi, nous pensions que tu serais heureux de courir, de te battre, ou de pédaler avec tes petits camarades, et toi qu'as-tu fait ?

Papa, je.

Bref, je n'ai plus envie d'en parler, on mange dans dix minutes.

Je retrouve mes habits de fils et me dirige vers le salon-salle à manger *traversant*, prêt à dévorer un sanglier.

Que nous propose le chef?, dis-je avec des manières d'aristocrate.

Mon père me fait un signe de la main, comme s'il allait prononcer un discours.

On se calme, Albertin, on n'est pas dans un *domaine* ici.

J'ai eu beau farfouiller dans les vaisseliers, étagères et autres coins et recoins de la cuisine, je n'ai trouvé que deux sachets *fraîcheur* de biscottes, quelques condiments, un paquet de riz et une boîte de raviolis *cent pour cent pur bœuf*, mais comme il n'y a aucun ouvre-boîte ni dans le tiroir du haut ni dans celui du bas, nous allons devoir nous contenter d'un peu de riz.

...

Oui Albertin, de riz.

...

Demain j'irai faire des courses si mon état me le permet.

Si je vais mieux, *seulement* si je vais mieux.

Mon père me jette un regard plein de miséricorde, il me faut alors penser à ma mère,

(cela m'arrive de temps à autre)

ma mère qui en bonne mère nous aurait préparé du mijoté, du mitonné, du cuit dans son bouillon, du juste saisi, un aller-retour, et c'est prêt : à table !

Ta *maman*, précise mon père tout en me servant un riz trop cuit et en remplissant deux verres à moutarde d'eau du robinet, ta mère était une

bonne cuisinière, mais dès qu'elle s'éloignait de ses fourneaux, ta mère

(il s'assoit)

ne prenait aucun risque

(il porte une cuillerée à ses lèvres mais ne mange pas)

alors que moi,

(il se relève)

MOI, j'ai pris un *risque*, un *gros risque* même, le risque de changer de vie du jour au lendemain.

Quitter la ville pour venir s'installer ici, ça n'était pas une décision facile à prendre, surtout dans mon état.

Je réponds d'accord

(même si le mot *risque* me semble un rien disproportionné, mais passons)

et demande, avec une effronterie propre aux fils, s'il reste encore un peu de riz.

Mon père ignore la question et poursuit.

Ta mère ne m'a jamais soutenu, elle a préféré fuir ses responsabilités, se remarier, refaire des enfants, redistribuer les cartes de son existence, voilà la vérité.

Elle nous a remplacés, Albertin.

C'est si simple de remplacer une personne par une autre.

Je me souviens

(il se rassoit)

du jour où elle est partie.

Elle m'a dit :

Albertin, je te le laisse, j'ai tout essayé, la douceur, la sévérité, l'exaspération, l'attendrissement, apprendre en s'amusant, la méthode Singapour, l'éducabilité cognitive, le tu-seras-privé-de-dessert, l'école à la maison, les professeurs particuliers payés rubis sur l'ongle, les cahiers de vacances, tout pour réussir son entrée en CP, mon passeport collège, mon cahier d'écriture, révise avec tes superhéros, 140 jeux pour apprendre à être un bon fils, etc.

Tout.

J'ai voulu la retenir, Albertin, j'ai tenté de la convaincre, en répondant maladroitement qu'il n'était pas trop tard, mais ma voix tremblait, et plus je répétais ce maigre argument, et plus je m'enfonçais dans l'imposture.

...

J'avais beau avoir revêtu un masque de père confiant, le masque avait déjà fondu sur mon visage, et elle est partie.

Elle n'a pas eu besoin d'ajouter quoi que ce soit et j'ai vu la porte se refermer derrière elle.

Je t'ai demandé s'il restait encore du riz.
Mais bon sang tu m'écoutes à la fin ?
Mon père joue les indignés.
Manger, manger, manger.
Qu'est-ce que vous savez faire à part manger,
traîner et vous masturber ?

C'est à cette heure-ci que tu te lèves, Albertin ?, s'inquiète mon père au moment où je pousse la porte de la cuisine.

Il est presque midi.

À cause de la chaleur, toutes les fenêtres sont ouvertes, et les mouches entrent et sortent comme dans un moulin.

Mon père a beau poser du papier tue-mouches un peu partout, elles semblent chaque jour plus nombreuses, harcelantes et agressives, comme si une odeur de viande avariée leur était montée à la tête.

Arrête de m'appeler Albertin.

Je t'appelle Albertin si je veux, me rétorque mon papa courbé sur son évier en train de rincer une tasse.

Quel bonheur de rincer une tasse, n'est-ce pas *Albertin* ?

Depuis notre arrivée, mon père se persuade que de petits bonheurs du quotidien auront raison de sa *fatigue*: cueillir les fruits de son jardin, ouvrir une

fenêtre sur un champ de blé fraîchement coupé,
rincer une tasse...

Et toi, que fais-tu?

Au lieu de profiter un peu de la nature et de l'air
tiède et parfumé: tu dors.

J'ai faim.

Il y a du café et des biscottes.

Super, je vais me régaler.

Quand j'irai mieux, on ira faire des courses.

J'ai faim.

Je veux du frit, du pané, de la crème dessert à la
pistache et du Nestea à la pêche.

Je m'approche de l'évier, mon visage est le visage
d'un fils encoléré, et face à un visage de fils encoléré,
un père se doit de faire le minimum syndical. Recule
d'un pas, prends garde à toi papa, et écoute-moi bien:

Je croyais que l'air vivifiant, requinquant et
ragaillardissant de la campagne te faisait du bien.

...

Je croyais que tu *pétais la forme*.

...

(mon père reste immobile, mais c'est bien une
gouttelette de sueur, là sur sa tempe)

Je croyais que tu trouverais le chemin jusqu'au
Champion.

...

Je croyais que tu.

Ça suffit Albertin.

(d'un geste brusque, il ferme le robinet, puis il
me détaille de la tête aux pieds comme s'il allait me
vendre à une famille de cannibales)

J'aimerais que tu cesses avec cette ironie propre aux fils, et qu'au lieu de te promener à midi en caleçon tu te consacres un peu plus à tes révisions.

La rentrée c'est demain Albertin.

Arrête de m'appeler Albertin.

J'ai dû prononcer une phrase irrévocable, car j'entends mon père hurler.

Albertin, reviens ici tout de suite.

Ouf, je referme la porte de ma chambre de fils.

Excuse-toi, m'ordonne mon père qui vient tout juste de traverser les murs.

Mon père assis sur mon lit de fils, m'expliquant qu'il peut être partout à la fois: dans la cuisine, le salon-salle à manger *traversant*, la salle de bains, etc.

Les pères ont tous les pouvoirs.

...

Dont celui d'*ubiquité* Albertin.

...

Tu regarderas dans un dictionnaire.

...

Puis il se lève, les yeux remplis d'éclairs.

À une époque, tu aurais écopé d'un bon coup de ceinture pour ce que tu as osé me dire, malheur à toi.

Les jambes tremblantes, je réussis à m'enfuir et m'enferme dans la salle de bains grâce à un verrou en inox brossé flambant neuf.

Dix minutes passent.

Pas un bruit.

Mon père a dû abandonner les poursuites.

D'un geste rageur, je tire le rideau en polyester blanc dont le bas est mangé par les moisissures.

La sensation de l'eau est agréable et je sens une onde de plaisir me piquer le bas du ventre et remonter jusqu'à mes joues.

J'empoigne mon sexe.

Albertin ?

Mon père, dont l'oreille est à présent vissée à la porte de la salle de bains, me presse de nouveau de lui présenter des excuses.

Tu ne paies rien pour attendre.

Lorsque je me serai requinqué, nous verrons si tu oseras me défier avec ton insolence de fils, en attendant je te conseille de te plonger dans les livres inscrits au programme.

Je vois la poignée qui s'agite.

Mon père ne respecte rien, même pas l'intimité de son fils, mon père qui me dira : tu délires, je n'ai jamais cherché à entrer pendant que tu prenais ta douche.

J'étais dans la cuisine à rincer une tasse...

Une jouissance infinie m'irradie le corps, putain, j'en ai les jambes coupées.

J'entends le frêne qui m'appelle, alors je m'habille, et me hâte vers le jardin, je note la disparition

(passagère hélas)

de mon père qui a dû se retirer dans sa chambre de père, menacer son fils l'a sans doute épuisé.

Tant mieux.

Je n'ai aucune envie de me rendre dans cette nouvelle école.

(le frêne, ce grand machin échevelé m'intime d'un mouvement de branche de m'expliquer)

Deux minutes veux-tu ?

(je fourre une biscotte tout entière dans ma bouche, on dirait un avaleur de sabre, mais personne n'applaudit)

Nouvelle école, nouveaux professeurs, nouveaux camarades : la barbe !

Je préférerais de loin avoir un nouveau père.

En parlant de père, celui que je me traîne m'a demandé hier, après le dîner, de lui lire à voix haute le prospectus vantant les mérites de mon nouveau lycée.

Au départ, ça m'a un peu saoulé, mais en même temps, soit dit entre nous, ça m'a permis de briser le silence qui manquait de nous étouffer.

J'ai lu d'une voix docte, il était question d'un lycée où même les mauvais fils se changent en bon fils, comme on change le plomb en or, grâce notamment à des classes moins surchargées, à des professeurs plus

impliqués, *et à un suivi scolaire en dehors des heures de classe, un suivi scolaire personnalisé, voilà ce que j'énonçais à mon père comme si je lui faisais la leçon.*

Un peu plus loin dans la brochure, une information a particulièrement retenu mon attention, et j'ai haussé la voix.

Mon père, lui, semblait plongé dans un rêve éveillé.

J'ai appris qu'il y avait un chêne, oui un chêne, un chêne centenaire planté au beau milieu de la cour, et je me suis dit ça alors quelle coïncidence!, entre deux classes, je pourrai toujours lui glisser un mot ou deux, j'étais heureux vois-tu. Un bonheur simple, presque rien en vérité, et face à mon père aspiré par un sommeil comme on est aspiré par des sables mouvants, devant ses paupières tombantes, et sa tête qui dodelinait sans grâce aucune, je me suis dit : au moins, une bonne nouvelle.

Seulement voilà,

(le frêne frissonne, à moins que le vent n'y soit pour quelque chose)

à la fin du paragraphe se trouvait un astérisque, une putain d'étoile, le genre qui vous annonce que telle offre n'est pas cumulable avec cette promotion, etc., tout en bas de la dernière page.

Ben voyons.

Il était précisé que les professeurs avaient exigé de l'administration, au vu d'une baisse constante et inquiétante du niveau général, qu'on abatte l'arbre.

Ainsi annonçai-je à mon père

(profondément endormi cette fois)

que le chêne avait été débité en mille morceaux.

Mon père me réveille en tambourinant joyeusement à la porte et m'annonce: la rentrée c'est maintenant.

Quelle heure est-il?, maugrée-je, prêt à me couvrir la tête de mon oreiller, mais mon père se trouve déjà à mon chevet, ses yeux tellement agrandis par ses lunettes en culs de bouteille que je sursaute, croyant les voir sortir des orbites.

Six heures quarante.

Dans la cuisine, il me tartine une biscotte avec de la marmelade et me demande thé ou café?

Puis: tu ne vas pas te rendre dans ton nouvel établissement *paqueté* de cette façon?

...

Et ton cartable?

Et le nouveau cahier à spirale?

Albertin: tu m'écoutes?

...

J'ai envie de l'étrangler.

Ne laissant aucun temps mort, mon père engoncé dans un pyjama à rayures me précise qu'il n'a pas la

force de m'accompagner au lycée et que je prendrai le bus comme tout le monde.

De toute façon, c'est à ça que servent les bus, non ?

À ramasser des pelletées de jeunes filles et de jeunes garçons qui dorment, mangent et apprennent leurs leçons dans ces maisons tranquilles et sans histoires avant de les déverser dans des écoles où se joue leur avenir, où se joue *ton* avenir, Albertin.

Allez ouste, du balai, et de son doigt tendu il avise un autocar qui se dessine à travers la fenêtre.

Devant le lycée, j'aperçois une nuée de parents déposant des baisers mouillés sur des fronts luisants, et je remarque que les chemises, les pantalons et même les jupes des élèves ont été repassés.

Les bouches sont souriantes, alignant des rangées de dents blanches, et les peaux sont encore hâlées.

Quel temps superbe.

À croire que nous aurons droit à un été indien.

J'avance avec circonspection, des yeux me jaugent, un essaim de murmures me suit, et voilà que face à moi se forme un groupe d'adolescents.

Nous sommes dans la même classe, me disent-ils avec de grands airs, cette année est une année décisive, une année importante, une année charnière.

Si tu as de bonnes notes, nous serons tes amis.

Impossible de passer cette barrière de têtes blondes, les questions fusent comme de petits pétards.

Tu as pris le bus le premier jour ?

Tes parents ne t'ont pas conduit eux-mêmes ?

Ils font quoi tes parents ?

Les nôtres sont : notaires, médecins, pharmaciens, gynécologues, dentistes, assureurs ou banquiers.

Et les tiens ?

Raconte, ne sois pas timide.

Je leur explique d'une voix mal assurée que mon père ne travaille pas pour le moment, et que.

Ton père est chômeur.

Ton père est sans emploi.

Ton père vit aux crochets de la société.

La honte.

Tout le préau s'est mis à chanter d'une seule et même voix, alors je coupe court d'un geste de chef d'orchestre.

Mon père est *fatigué*.

(mais ça n'a pas l'air de faire mouche)

Mon père *fait une pause*, mon père *a travaillé toute sa vie*, et maintenant il prend le temps pour réfléchir, ça vous va ?

(silence général)

Je suis sur le point de tourner les talons et de pousser un souffle de soulagement, ouf, je ne m'en suis pas trop mal tiré, à la prochaine les amis !, lorsque j'entends ceci :

Et ta mère, elle est chômeuse aussi ?

Un garçon, lunettes rondes, lèvre supérieure recouverte d'un fin duvet et appareil dentaire dernier cri, s'est avancé.

Avec son polo bleu marine, son jean à pinces et ses souliers vernis, il est le prototype même du bon élève, du *bon fils*, ajouterait mon père, du fils qui fait la joie et la fierté des parents, celui qui, à la nuit tombée, rentre chez lui, un dix-huit sur vingt dépassant de sa besace.

Lunettes Rondes attend toujours ma réponse.

Le cercle autour de lui s'est resserré.

Seule une brunette

(je remarque sa robe sans pour autant être capable de reconnaître son motif)

semble un peu à l'écart.

Je t'ai posé une question.

...

À présent il siffle.

Hé ho la grande Duduche.

On rêvasse ?

...

Ta mère.

Elle se repose aussi ?

...

J'entends la cour frémir, et retenir son souffle.

Au loin les corneilles ont cessé de croasser.

Perchées sur un fil électrique, elles attendent ma réplique mais je mets fin au suspense en expliquant que mes parents sont divorcés, ça te va comme réponse ?

Pas étonnant avec un fils pareil.

(Lunettes Rondes ricane, et son ricanement est repris en chœur par le préau, puis c'est au tour des corneilles de les imiter)

Et pourquoi t'habites avec ton père ?

C'est ma mère qui l'a voulu ainsi.

Sympa ta mère.

Et encore t'as pas vu mon père !

(je m'esclaffe, mais mon assemblée reste de marbre, et les corneilles se cachent derrière leurs plumes luisantes)

T'es un comique toi.

...

La prochaine fois, essaie de faire en sorte que ton père te conduise au lycée, et qu'on rigole un peu.

Lors du cours d'anglais, je n'ai pas su me défiler.

What's your name ?, me demande le professeur, une vieille fille de province déguisée en vieille fille britannique, mais trahie par son inaptitude à prononcer le *th* avec la noblesse que requiert ce truchement de langue et de dents.

Albertin, *miss*.

Albertin ?

What a name !

(*laughing out loud*)

Dans le car qui me ramène vers la maison, une fille s'assoit à mes côtés, elle porte une robe mouchetée de fleurs : des boutons d'or.

Tu te souviens de moi Albertin ?, s'enquiert-elle de façon purement rhétorique.

On s'est croisés sous le préau.

Lorsque tu t'es présenté aux autres.